

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE—LITTÉRATURE—THÉÂTRE—BEAUX-ARTS

VOL. 3

MONTREAL, 26 OCTOBRE 1895

No. 60

SOMMAIRE :

Note, *A. Filiatreault*.—Navrance ! *Canadien*.—
Police Sanitaire, *Duroc*.—L'Œuvre de
l'abbé J. B. Proulx, Ex-V.R.U.L.M., 13e
article, Un incident ; Des Explications,
Universitaire.—Charité et Justice, II,
Jacques Lecroyant.—Danielsonville, *Wil-*
frid Larose.—Les Livres d'Ecole, *Magister*.
—La Chute des Feuilles, *Arlequin*.—Vie
d'Erostrate, Incendiaire, *Marcel Schowb*.—
La Fréquentation Scolaire, *Raoul Allier*.
—Les Darwiniens : La Théorie de L'Evo-
lution à l'Académie des Sciences.—Chroni-
que, *Pierre Arnous*.—Feuilleton : Le dix-
neuvième Siècle : *Frédéric Ponto*, (*suite*)
A. Robida.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne
sont pas les conditions ordinaires des autres
journaux. Nous livrons le journal à domicile
(franco) à raison de 25 cts. par mois, payable
au commencement de chaque mois. Tout ce que
nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal
sont payables tous les quatre mois et d'avance.
Nous enverrons un numéro échantillon gra-
tuitement à tous ceux qui en feront la demande.
Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL,

Boîte 2184,
Montréal.

Nos abonnés sont priés de ne
pas nous oublier dans leurs prières.
Nous sommes de grands pécheurs
et nous en avons beaucoup besoin.

NOTE

Nous avons reçu d'un de nos
concitoyens les plus éminents, un
écrit qui touche au cœur tous les
lettrés et tous les amis de la France.

Les souvenirs qu'il rappelle attei-
gnent toute la génération actuelle
et sont une leçon de compassion
et de générosité dont tout le monde
doit profiter.

Duroc lui cède noblement sa
place en cette circonstance et de-
mande aux braves cœurs de Cana-
diens de lire et de méditer ce qui
suit :

A. FILIATREULT

NAVRANCE

Eh bien, oui, elle est navrante la destinée de ces pauvres Français échoués sur nos rives et qui s'en vont les uns après les autres gravir la haute côte qui conduit à notre cimetière, accompagnés d'une bien maigre suite d'amis ou d'indifférents et de suivants honteux — honteux de la maigreur du cortège dont ils font partie.

Combien en avons nous vu défiler : Achintre, le joyeux conteur, l'aimable écrivain qui fit les frais de joie de toute une génération et dont la bonne humeur, comme les boutades foudroyantes, resteront légendaires.

Qui se rappelle ce trio de Provencher, un autre disparu pauvre, Achintre le tonitruant, et le bonhomme Aubin, l'inspecteur du gaz, tous parlant à la fois, se harcelant, s'injuriant, s'invectivant et finalement se racommodant sous le toit familial de Mme Arcand, rue Bonsecours, où, disait Provencher, les demoiselles *Arcand* sont . . .

Et M. Dagron-Richer, le scientifique et le calculateur. Une tête supérieurement équilibrée pour le mécanisme financier, capable de tenir sa place parmi ces princes du journalisme financier, qui mènent chevaux et voitures à New-York, dans Wall Street et au Central Park.

Et Savary, une étoile, le plus fort génie qui ait touché terre au Canada, dénoncé par un misérable coquin de baron de Vérez, qui a heureusement fourré dedans tout ce qu'il y a de castors sous notre planète provinciale. Savary, dans son séjour de six ans parmi nous, a plus fait pour la jeune génération que deux siècles de Sulpiciens et de Jésuites.

Et Dupuy, marquis de Salelles, fondateur de la *Semaine Religieuse*, d'où l'ont jeté à terre les Archambault et Bruchési, et qui a alimenté pendant des années notre presse.

Et ce pauvre Vidal, un esprit de haute envergure, d'une science profonde, d'une philosophie insondable, toujours prêt à la réplique toujours prompt à l'argument et ne laissant jamais passer un coup sans riposte.

Voilà des hommes, voilà des cerveaux !

Qu'en avons-nous fait, nous, Canadiens ?

Nous les avons torturés, nous les avons passés au pilon pour en extraire le suc dans sa quintessence la plus raffinée et nous avons payé ce suc au prix du plomb le plus vil.

Tandis que l'or afflue dans les caisses de nos déformateurs ecclésiastiques, nous avons refusé la bouchée de pain aux entrailles affamées de ces enthousiastes réformateurs.

Ces pauvres exilés, représentaient l'aristocratie intellectuelle d'une grande nation assez riche pour répandre ses trésors dans le monde, nous ne leur avons même pas donné de quoi acheter les quelques pieds de terre dans lesquels ils doivent dormir l'éternel sommeil.

Navrance !

Nous sommes injustes pour ces tristes naufragés de la vie qui viennent ici nous ouvrir les trésors de leur cerveau, ne demandant en échange que la place au feu et à la lumière.

N'est-ce pas assez de songer qu'ils ont souffert, qu'ils ont sûrement aimé, comme cette pauvre Mignon ?

Ne peut-on laisser ces pauvres oiseaux voyageurs mouiller doucement leurs ailes dans nos ondes bleues ?

Ne suffit-il pas de leur demander de faire vibrer nos âmes et nos esprits sans exiger que la hideuse faim étreigne leurs poitrines et dessèche leurs gorges ?

Ah, soyons charitables aux pauvres troubadours, aux ménestrels qui viennent ici nous débiter les choses de France.

Qu'importe que la plume de leur toquet soit brisée et maculée ;

Qu'importe que le pourpoint soit trop large pour des corps trop maigres ;

Qu'importe que la poulaine n'enserme pas des bas de soie : ils sont hommes après tout et de bonne race.

C'est à pleins flots que nous recueillons leurs leçons, et sur des lyres veuves de cordes, des mandolines ébréchées ils font vibrer la grande voix française qui fait soulever de joie les cœurs de tout notre peuple.

Mais oui, navrance que le sort de ces pauvres diables !

Navrance que le sort de ces épaves conservant toujours fièrement le souvenir des grandeurs passées !

Navrance que ces quelques planches d'épINETTE mal noircies qui portent les restes d'un homme, tandis que les mannequins qui les ont exploités toute leur vie charrient leur insolemment grasse ou leur dégoûtamment maigre personne en voiture à deux chevaux dans les rues de la cité !

CANADIEN.

POLICE SANITAIRE

—Connaissez-vous le *Gil Blas* illustré ? me demandait l'autre jour un officier de douanes.

—Oui.

—Quelle sorte de journal est-ce ? Pensez-vous que ce soit un journal dangereux, un journal immoral ?

—Oui.

—Le lisez-vous, le recevez-vous ?

—Oui.

—Mais, comment ? Vous le trouvez mauvais et vous le lisez. Vous le jugez dangereux et vous le recevez, comment pouvez-vous accorder ces deux idées ?

—Je ne les accorde pas, parce qu'elles appartiennent à un ordre d'idées différent et qu'on ne peut pas plus additionner des idées divergentes que des facteurs d'autre nature, des pommes de terre et des piastres que des citrouilles et les cheveux de ce brave calambourgeur de Lajoie. Je lis ces journaux, moi, sachant qu'ils sont mauvais et m'attachant intentionnellement à y trouver ce que je sais y trouver.

—Alors, vous ne croyez pas que l'on en doive interdire l'entrée au Canada ?

—Non.

—Mais votre assertion est toute immorale, indécente, perverse.

—Pardon, *distinguo* : j'ai dit qu'il n'y avait aucune difficulté ni aucun inconvénient à transporter dans les malles de Sa Majesté des jour-

naux même mauvais. Le danger, c'est la mise en circulation.

Le coupable, c'est celui qui remet entre les mains d'enfants ou fait circuler parmi des innocents des pistolets qui sont chargés et bourrés de vice jusqu'à la gueule. Voyons, croit-on qu'à moi, Duroc, cela puisse faire quelque chose de considérer le nû du *Fin du Siècle* ou le décolleté du *Gil Blas* ? croit-on que cela puisse faire quelque chose à Tardivel où à un autre dur à cuir.

Je les verrais " nus du haut jusques en bas que toute leur peau ne me tenterait pas," a dit Molière en termes plus élégants, je crois, et surtout plus rythmés, mais ceux-ci rendent bien ma pensée. Mais je m'oppose formellement à l'exhibition, à la licence de la rue et à la propagation du vice.

Le vice est chez nous, avouons-le, à l'état prophylactique, ne laissons pas les vibrions procréer l'épidémie.

Défendons l'exposition des œuvres malsaines, pornographiques, immorales ; mais qu'on n'arrête pas pour cela la liberté de penser, de voir et d'agir. Laissons aux intellectuels le droit de voir et le pouvoir d'agir. Laissons le mal provoquer la réaction du bien dans les cerveaux qui sont à même de discerner et de faire le départ mental entre la dénonciation qui flétrit et la réclame qui exalte.

Laissons venir la presse française, bonne ou mauvaise, mais *sous bande*, en gens discrets, en gens du monde.

Elle n'est pas pire que celle qui s'imprime ici, mais elle est mieux écrite, et les vilaines choses passent, même quand elles sont dites en termes galants ou que le geste est beau.

Surveillons la rue, voilà l'essentiel, mais laissons les brebis à leurs pasteurs et les journaux aux lecteurs.

DUROC.

Le gouvernement Taillon vient de remporter une victoire morale épatante dans la Division Centre. L'honorable premier ministre devrait endosser son surplus des dimanches DOUBLES et chanter un *Te Deum* de sa belle voix de baryton qu'il manie si bien. Ça pourrait lui attirer des grâces toutes particulières pour la prochaine élection.

L'ŒUVRE DE J. B. PROULX, EX-V. R. U. L. M.

13^E ARTICLE

UN INCIDENT

DES EXPLICATIONS

Nous arrêtons aujourd'hui la publication des *Actes des gouverneurs, administrateurs et vice-recteur de l'Université Laval de Montréal* pour insérer la lettre que M. l'abbé Proulx a adressée à l'*Événement* pour réciter les détails de l'incident de préséance survenu à la séance d'inauguration de l'édifice métropolitain.

Cette lettre est un document qui restera (comme les dix volumes de l'ex-V. R. U. L. M.) et si nous l'avons divisée par tranches c'est pour que ce cucurbitacé (pas l'abbé, la lettre) soit dégusté avec plus d'amour.

Nous servons la première portioncule aujourd'hui, la semaine prochaine nous servirons les hors-d'œuvre, les réflexions de l'ex-V. R. U. L. M., et ensuite en avant la gaité !

Nous allons faire rissoler l'œuvre entière par petites rondelles, et on s'amusera !

ST-LIN DES LAURENTIDES, 18 OCTOBRE 1895.

A M. le Rédacteur du journal

l'Événement.

Monsieur le Rédacteur.

Une main amie m'adressait hier de Québec deux numéros de votre journal, ceux du 12 et du 14 courant, et y attirait mon attention sur deux articles où il est question de ce que vous appelez "l'incident Laflamme."

Vous dites que vous avez pris vos renseignements à bonne source ; je le crois, d'abord parce que vous l'affirmez positivement, ensuite parce que vous connaissez des choses qui m'ont été écrites secrètement dans une lettre qu'on avait la précaution de marquer *privée*.

Puis, ce qui paraît donner de l'autorité à vos renseignements, c'est que, ayant montré à Mgr Laflamme une rectification que j'avais faite dans *Le Monde* de Montréal, "M. le Recteur de l'Université s'est renfermé dans le plus absolu silence," bien loin de rectifier à son tour les informations que vous publiez à sa connaissance dans votre journal. De plus, il est évident que Mgr Laflamme tient à ce que le public sache qu'il n'a pas assisté à la séance d'inauguration pour les constructions universitaires à Montréal, ayant publié à cet effet une lettre, dans laquelle toutefois il ne donne de son absence que cette raison vague : "bien que je fusse à Montréal quand ces fêtes ont eu lieu, des circonstances que j'étais loin de prévoir m'ont mis dans l'impossibilité de faire acte de présence ;" laissant grande ouverte la porte aux rumeurs qu'il savait déjà circuler dans la presse du pays.

Toutes ces circonstances accessoires donnent à ce incident une importance qu'il n'aurait pas par lui-même ; c'est pourquoi, comme on s'efforce de le tourner contre moi, en justice vous me permettez d'exposer dans votre journal ma manière de voir ; si mon exposition est un peu longue, c'est qu'il est toujours plus long de réfuter que d'attaquer.

D'abord rappelons les faits, tels que je les connais tels que je les comprends.

Les préparatifs de notre cérémonie inaugurale avaient été confiés à un comité, composé du vice-recteur, du supérieur de St-Sulpice, des vice-présidents et secrétaire des administrateurs, des présidents, vice-présidents et secrétaire des gouverneurs, des doyens et secrétaires des diverses Facultés.

Ce comité décida de tout ce qui regarde les invitations. Sur la proposition du vice-recteur, il fut résolu unanimement d'inviter Mgr le recteur Laflamme. Il ne fut pas question dans le comité de lui demander de prendre la parole.

Quant à l'ordre des préséances, ce soin fut laissé à Mgr l'archevêque de Montréal. Monseigneur décida que le vice-chancelier présiderait l'assemblée, que, en sa qualité de recteur de l'Université Laval, Mgr Laflamme viendrait à ses côtés immédiatement après Son Honneur le lieutenant-gouverneur de la province de Québec, avant Nos Seigneurs les évêques, avant les ministres des gouvernements ; et que le vice-recteur serait sur l'estrade, tout naturellement, à la tête des Facultés dont il a la direction. Cet ordre paraissait s'imposer de lui-même.

Quand le temps fut arrivé de faire les invitations, outre la carte envoyée aux invités en général, le vice-recteur envoya à Mgr le recteur une lettre spéciale, qu'il s'efforça de rendre gracieuse le plus possible. La voici :

" Monseigneur le recteur.—Comme vous l'avez entendu dire, sans doute, l'inauguration solennelle de notre nouvel édifice universitaire à Montréal, sur la rue Saint-Denis, aura lieu le mardi, 8 d'octobre prochain, à 8 heures du soir.

" Nous avons décidé de n'inviter, à part le lieutenant-gouverneur de la province de Québec et les ministres du gouvernement provincial, personne en dehors de la province ecclésiastique de Montréal. Cette règle, comme de raison, ne s'applique pas au recteur de l'Université Laval qui aura toujours sa place au milieu de nous.

" Je viens donc vous inviter d'assister à cette inauguration, au nom de Mgr le vice-chancelier. Pour ma part, je me permets de vous réitérer avec instance la même invitation, au nom des quelques services que j'ai pu rendre à l'Université, en contribuant à en assurer l'Unité, en la plaçant à Montréal sur des bases telles que dorénavant les frottements constitutionnels sont devenus presque impossible, enfin en apportant mon appoint au développant " d'une Université belle, grande, large et une."

" A amener ce dernier point d'une manière de plus en plus accentuée contribueront grandement plusieurs dispositions exposées dans votre discours de fin d'année.

juin dernier ; et veuillez m'excuser si je prends la liberté de vous féliciter.

" Dans l'espérance qu'il vous sera possible d'assister à cette cérémonie, où, pour ce qui me regarde, je puis vous assurer que tout se passera en style correct, je demeure dans les sentiments de la plus haute considération, Monseigneur le Recteur, Votre très humble et très dévoué serviteur.

..

Mgr Laflamme répondit en ces termes :

" Monsieur le vice-recteur.—J'ai l'honneur d'accuser réception de votre lettre datée du 27 courant, par laquelle vous m'invitez, au nom de Mgr le vice-chancelier et au vôtre, à assister à l'inauguration solennelle de votre nouvel édifice universitaire à Montréal.

" Je m'empresse de vous répondre que j'accepte volontiers cette invitation. Vous voulez bien dire vous-même que le recteur aura toujours sa place au milieu de vous ; aussi, soyez assuré qu'à moins de circonstances incontrôlables, j'y serai au jour et à l'heure indiqués.

" Veuillez agréer l'expression de mes meilleurs sentiments."

..

Plus tard, le vice-recteur apprit du recteur qu'il voulait parler ; il fit connaître la chose à Mgr l'archevêque de Montréal qui n'y vit pas d'objection, et il s'empresse d'écrire à Mgr Laflamme qu'il était heureux de connaître sa décision.

Tout semblait aller comme sur des roulettes, lorsque le jour même de l'inauguration, à 3 heures de près-midi, un prêtre vint, de la part de Mgr l'archevêque, trouver chez lui le vice-recteur. Il faut remarquer que ce dernier ne savait pas encore que Mgr Laflamme fut à Montréal ; car il n'était pas descendu à l'université, il n'y avait déposé ni envoyé sa carte, il n'avait en aucune manière fait savoir qu'il était arrivé.

Ce prêtre donc, non de la part de Mgr Laflamme, mais bien de Mgr l'archevêque de Montréal, me demanda si je consentirais au changement de l'ordre établi des préséances. Je lui répondis que je n'en voyais pas la raison, que le programme étant imprimé, que les dispositions avaient été prises en conséquence. Mgr le recteur avait une place d'honneur tout-à-fait à part : la qualité de recteur était parfaitement reconnue par le fait d'être placé, lui prêtre, immédiatement aux côtés du vice-chancelier avant tous les évêques. En définitive, Mgr l'archevêque ferait bien ce qu'il voudrait, mais je ne pouvais consentir à changer ce qui avait été arrêté depuis plus d'un mois, au vu et au su de tout le monde, à cause des graves inconvénients et des conséquences fâcheuses qui pourraient en découler.

Il ne fut absolument pas question du discours que devait prononcer Mgr Laflamme, c'était une affaire réglée. Toute ma réponse était adressée à Mgr l'archevêque. Le recteur ne m'avait rien fait demander, j'avais rien à répondre au recteur. Je ne pouvais pas le voir, j'ignorais où il se trouvait. Nos rapports n'ont pu être tendus, nous n'en avons pas eu.

Je passai le reste de l'après-midi très occupé. La dernière nouvelle que j'eus du parti que prit Mgr La-

flamme, ce ne fut qu'à huit heures, au moment que nous quittions le salon des Gouverneurs pour monter à la salle de promotion. Je n'appris que le lendemain matin qu'il était parti pour Québec le soir même. J'en eus bien de la peine ; mais enfin, qu'y faire ? Bon voyage !

Maintenant, à la lueur de ces faits que je viens de raconter et dont personne ne pourra contester la scrupuleuse exactitude, examinons l'un après l'autre chacun des avancés que vous font dire, Monsieur le Rédacteur, vos sources de renseignements.

J. B. PROULX, ptre.

(A suivre)

A la semaine prochaine, M. l'ex-V. R. U. L. M.

UNIVERSITAIRE.

CHARITE ET JUSTICE

II

D'après la *Civitta Catolica*, la maxime de d'Alembert, donnée comme principe socialiste : " Nul n'a le droit de garder le superflu tant qu'il y a quelqu'un qui manque du nécessaire," n'a rien de catholique, vu qu'elle justifierait la thèse fondamentale du socialisme, la plus périlleuse des formes que la démagogie moderne aspire à réaliser. Ainsi, voilà qui doit être bien entendu : dès l'instant qu'un principe justifie la thèse du socialisme, il provoque l'antagonisme du catholicisme officiel, et quand, du haut de son infailibilité hypothétique, on a déclaré démagogique une doctrine qui ne plaît point, cette doctrine se trouve réfutée et réduite à néant. Mais lorsque, ainsi que cela m'arrive, on ne s'en laisse pas imposer par le catholicisme officiel et qu'on lui préfère le catholicisme authentique, on a la témérité d'opposer à la démagogie cléricale la démagogie évangélique dont le socialisme a été honni de tous temps par l'oppression pharisaïque et l'exploitation orthodoxe.

Je crois, pour mon compte, que cette maxime de d'Alembert n'est pas loin, en effet, d'être trop chrétienne — sans l'être complètement — pour être " catholique " au sens du cléricalisme, si foncièrement anti-évangélique. Et cependant, cette maxime ne va pas aussi loin que le démagogique précepte de Jésus dans le sens du socialisme communautaire, puisqu'elle permet au riche d'avoir du superflu quand tout le monde a le nécessaire, ce que le Christ n'autorise point. Car, d'après la traduction de la revue romaine que j'adopte comme plus exacte que celles de Glaire, de Lamennais et d'Osterwald, le texte évangélique dit : " Votre superflu, donnez-le aux pauvres." On ne saurait être plus catégorique, et je m'étonnerais de l'interprétation ploutocratique que fait de ce passage le catholicisme

de contremarque représenté par la *Civitta*, si je n'étais devenu aussi familier que je le suis maintenant avec la manie de l'altération et du travestissement chroniques qui caractérise la secte.

Quand on est chrétien, on ne garde pas son superflu, car l'Évangile le défend.

Retenant la réprobation dont la publication romaine frappe tout le socialisme, il faut noter que ce même socialisme est l'objet actuel de l'adulation courtisanesque du cléricisme, et l'encyclique *Rerum Novarum* est là pour témoigner du vif intérêt qu'il inspire à la papauté elle-même. Quand la duplicité aura disparu du reste de la terre, on sera toujours sûr de la trouver au cœur du cléricisme... s'il en reste.

Pour l'orthodoxie, le socialisme est un peu comme la Raison, cette funeste et malencontreuse Raison, tour à tour invoquée et conspuée, suivant les exigences de l'opportunisme clérical. Mais nous n'avons pas besoin des déclarations formelles de la *Civitta Catholica* pour savoir que, au fond du fond, le cléricisme abhorre le socialisme. La chose va de soi : l'antagonisme est naturel entre la vérité et le mensonge, entre la justice et l'iniquité ; car le triomphe du socialisme vrai, qui nous sera donné par le Christ même, doit mettre fin à toutes les exploitations et à toutes les mystifications.

A l'heure qu'il est, le socialisme est encore en élaboration, et beaucoup de gens qui le condamnent sans l'avoir étudié, et sur les calomnies intéressées dont on le couvre, ignorent qu'ils condamnent leurs convictions les plus profondes et refoulent les aspirations les plus nobles de leur cœur. Il a des formes si multiples qu'on devrait s'étonner de voir une revue sérieuse l'appeler la forme la plus périlleuse des aspirations démagogiques, sans prendre la peine de nous dire — pour ne parler que des deux grandes divisions qui le partagent — si c'est du socialisme libertaire ou du socialisme autoritaire qu'elle veut parler ; sans nous dire quelle différence elle remarque entre le socialisme d'Etat de Karl Marx et le socialisme d'Etat de Léon XIII ; entre le camp anarchiste de Bakounine et celui de Proudhon. On devrait, dis-je, s'en étonner, si on ne savait que le quiproquo et l'équivoque sont les moyens favoris de la polémique cléricale. Le socialisme, dans sa plus large acception, est la protestation solennelle des masses contre l'iniquité des rapports sociaux et l'aspiration suprême des hommes d'entendement vers la Justice. Étymologiquement, socialisme veut dire religion, et la religion vraie, comme le socialisme vrai, c'est le lien de solidarité fraternelle qui doit unir l'universalité des hommes entre eux et les relier ensemble à la divinité.

Ainsi entendu, le socialisme ne pourrait devenir périlleux que s'il pouvait être encore une fois cléricalisé,

ainsi que le veulent les habiles de l'orthodoxie qui ne désirent rien tant que de l'escamoter, s'ils ne peuvent le confisquer comme ils ont confisqué la doctrine du Christ pour en faire commerce et y asseoir leur oppression.

Mais ce n'est pas encore le temps d'examiner à fond cette question. Bornons-nous à constater que, sans établir la distinction entre les diverses formes de socialisme, le cléricisme affecte de la repousser *in globo*. Nous verrons plus tard ce que vaut le mépris qu'il affiche pour des raisons jugées si aigres.

« L'équivoque, dit l'écrivain de la revue, est toute entière dans le mot *droit*. » Rien de plus vrai, mais nous allons voir que cette équivoque est créée par lui-même.

Car, de la maxime de d'Alembert qu'il donne comme principe du socialisme, il déduit qu'on réclame en faveur du pauvre un *droit* sur les biens du riche. Or, d'Alembert ne dit aucunement que le pauvre a *droit* aux biens du riche. Il dit que le riche n'a pas le *droit* de garder son superflu tant que quelqu'un manque de nécessaire. Ceci ne change-t-il pas la position considérablement ? Notez que d'Alembert ne professait pas le christianisme. S'il eût été chrétien comme on doit l'être, il aurait été beaucoup plus ferme et plus prononcé dans son sentiment et, comme le Christ, aurait imposé aux riches l'obligation de donner tout son superflu au pauvre de façon à ce que celui-ci eût non-seulement le nécessaire mais équivalence dans sa part des biens avec le riche. Le précepte évangélique implique, dans sa pleine teneur, égalisation de situation entre le pauvre et le riche. La fortune n'a été manifestement donnée aux riches que pour éprouver leur justice et voir s'ils sauraient aimer leur prochain comme eux-mêmes et réparer de leur propre mouvement les inégalités qu'ils trouveraient établies en leur faveur apparemment, mais plus périlleuses pour eux que pour l'indigent. On ne songe jamais assez que la vie est une épreuve. On ne peut prouver le caractère chrétien de son esprit qu'en traitant le pauvre absolument comme on se traite soi-même. Aimer son prochain comme soi-même, c'est la loi et les prophètes, dit Jésus. Donner l'amour de son prochain, c'est-à-dire la charité, est adéquate à la Loi, et comme cette Loi divine ne peut qu'être adéquate à la justice, la charité et la justice sont choses identiques ou les mots n'ont plus de sens. Où la charité n'est pas, la justice ne peut pas être. Et ce moi qui me sert de cette expression qui rend si bien mon opinion ? non, c'est saint Augustin : — *Ubi caritas non est, non potest esse justitia*.

C'est le socialisme communautaire qui est le vrai socialisme et, à la fois, le vrai christianisme. Tant que le satanisme n'est pas parvenu à reconstituer sa doctrine

ation sur le monde, ce socialisme existait parmi les chrétiens qui, par là, arrachaient aux païens eux-mêmes l'expression de la plus vive admiration, et la mieux méritée. Ce n'est que lorsque la chrétienté fut repaganisée par le cléralisme qu'ont été rétablies les formes romaines du *droit*, véritable systématisation égale de l'oppression et de l'exploitation sous laquelle le monde gémit encore.

Ce *droit* qu'a le riche de garder le superflu, il existe ; nul ne peut le contester. Mais c'est un droit d'origine païenne et tout vrai chrétien est tenu de s'en désister pour la raison que ce droit repose sur l'iniquité, comme l'espère avoir un jour l'occasion de le démontrer. Il repose sur l'iniquité et le mensonge dont le satanisme a fait l'amalgame que, — toujours singe de Dieu, — il est parvenu à faire rendre pour la justice à l'Humanité par lui constamment mystifiée. C'est de cet infernal simulacre de la justice qui doit régner dans les relations sociales que le Christ est venu nous délivrer en mourrant sur une croix pour dépaganiser, désensorceler et désinfernaliser le monde. Retenons donc que le riche a droit de garder son bien, mais s'il fait usage de ce droit, il perd celui de se dire chrétien.

JACQUES LECROYANT.

DANIELSONVILLE

L'Eglise catholique est la source de tous les bonheurs, comme la synthèse de tous les pouvoirs, humains ou divins. Elle fascine, elle dompte l'esprit de l'homme à ce point, que celui qui commande à un degré quelconque dans son vaste empire, sait qu'il peut faire ce qu'il voudra de ses sujets, pendant que ceux-ci, courbés avec respect sous sa volonté sainte, éprouvent et ne cessent d'éprouver la passion de le servir. Décidément, dans ces conditions, tout le monde n'est pas heureux, il n'y a pas de vrai bonheur sur la terre.

Hélas ! la presse nous apporte de Danielsonville les échos d'un incident qui aurait entraîné toute une paroisse de nos compatriotes à la violation de cette loi d'obéissance si féconde pour nous dans le passé, si universellement respectée de nos jours, si pleine de brillantes promesses pour l'avenir.

Où trouver une raison pour justifier ce déplorable mouvement ?

L'évêque Tierney persistait à vous imposer un curé d'extraction irlandaise ?... Mais ! qu'avez-vous à voir dans l'administration de Mgr Tierney ? Est-ce l'évêque pour vous consulter ou pour vous commander ?... Je vais plus loin : je vous déclare que même en souscrivant à son désir, si vous ne l'eussiez fait avec un entier abandon, déjà vous auriez commis un péché.

Toute autorité vient de Dieu : qui résiste

au dépositaire de l'autorité, résiste donc à Dieu même. Or, ne pas obéir entièrement dans son cœur, c'est faire acte de résistance, et la gravité de la faute, en ce cas, se calcule d'après la qualité du dignitaire et la nature de l'ordre émané de lui. Eh bien ! où trouver dans son diocèse un supérieur à Mgr Tierney et que pouvait celui-ci vous commander de plus important que d'accepter un curé ? Cependant, loin de vous rendre à ses vœux, vous lui avez tout simplement répondu par les mots de l'ange rebelle : *non serviam !*

Vous n'aimez pas ce curé-là ?

Pourquoi ? Parce qu'il est irlandais ?... mais il n'est pas plus coupable, de son origine, que vous de la vôtre. Il est votre ennemi ?... Mais que faites-vous de la loi qui vous ordonne d'aimer vos ennemis ? Son tempérament ne vous revient pas ?... Mais oubliez-vous qu'avant tout, cet homme est un père et que vous êtes ses enfants ?... Sa morale laisse à désirer ?... Eh ! que vous importe ? vous n'avez pas le droit de vous en apercevoir, puisque vous n'avez pas le droit de la juger, même si vous en êtes victimes. Faut-il que les archevêques décident ces points-là tous les jours, pour qu'il y ait chose jugée ?

« Nous ne demandons rien d'impossible : nous voulons être traités comme nos compatriotes des diocèses de Providence et de Springfield, » dit le Dr. Leclair.

Dieu me garde de vous le souhaiter, mais vous le serez, selon toute apparence. A quelques milles de Springfield, siège du diocèse de ce nom, se trouve la petite ville de Ware. Il y a... dix ans qu'elle est dans votre cas.

En 1885, on envoya à Mgr O'Brien une délégation dont j'avais l'honneur de faire partie. Notre requête contenant l'exposé des faits et griefs, était accompagnée de neuf cents signatures et d'un nombre égal d'*affidavit*. Savez-vous ce qu'à tout cela Sa Grandeur daigna répondre ? Soumettez-vous, dit-elle ; après ça, nous verrons.

C'était pourtant mieux que jamais, car à une délégation précédente, elle s'était contentée de dire : *I don't care about Frenchmen.*

Ayant eu vent de nos démarches, le curé Sheehan — il est encore là — rédige une requête équivalant à une contradiction radicale de la nôtre et décrète comme condition *sine quâ non* de la sainte absolution, que chaque pénitent y appose sa signature.

Le manège réussit... Au bout de quelque temps, nos Jean-Baptiste ayant leurs noms sur deux requêtes opposées, n'eurent plus l'air de savoir ce qu'ils voulaient.

Pour compléter la rentrée de ses fidèles au bercail, le vénérable abbé leur fit prêcher une retraite de première classe par un Jésuite renommé de Montréal. Pas

n'est besoin de dire quelle superbe vengeance cet habile ouvrier sut faire produire à la vigne du Seigneur.

Restait cependant certain nombre de réfractaires. Prêt à essayer la terreur comme moyen suprême auprès de ces gens que toute l'onction possible n'avait pu séduire, M. Sheehan employa trois des vicaires canadiens qu'il eut successivement depuis, à tonitruer contre eux tous les dimanches du haut de la chaire. Les vicaires firent tant, de pieds, de poings et de dents, qu'à la fin, la foule exaspérée contre ces prophètes se reporta vers le curé, qui se trouva ainsi redevenu populaire.

Pour ces raisons, pour bien d'autres que je tais et malgré des gerbes de promesses comme celles dont on nourrit actuellement l'espoir du bon peuple de Danielsonville, le troupeau garda son pasteur et le pasteur, son troupeau.

Depuis cette époque déjà lointaine, en relisant Erasme ou St Paul à la faveur d'une solitude aimée, que de fois j'ai promené mon souvenir à travers les ineffables péripéties de cette quereile, pour en tirer des conclusions sur la signification des luttes du peuple contre ses maîtres, ses maîtres en religion, surtout !

Argile en révolte contre le potier ! Misérable greffe qui ose insulter à l'arbre !

" O homme ! s'écrie l'Apôtre, dans son Epître aux Romains, qui êtes-vous pour contester contre Dieu !

Un vase d'argile dit-il à celui qui l'a fait : pourquoi m'avez-vous fait ainsi ? Le potier n'a-t-il pas le pouvoir de faire de la même masse d'argile un vase destiné à des usages honorables et un autre destiné à des usages vils et honteux ?

" Vous qui avez été rendu participant de la sève et du suc qui sort de l'olivier, considérez que ce n'est pas vous qui portez la racine, mais la racine qui vous porte, car si vous avez été enté sur l'olivier franc, à combien plus forte raison les branches naturelles de l'olivier même seront-elles entées sur leur propre tronc !"

Le tronc, c'est le pape. Cardinaux, archevêques, évêques et prêtres, voilà les branches naturelles de l'arbre de l'Eglise. Jusques à quand la vile fougère qui s'y est greffée, jusques à quand les laïques, puisqu'il faut les nommer, ôseront-ils accabler la tige glorieuse qui veut bien les souffrir !

Gens de Ware, vous vous êtes voyagés du curé à l'évêque et de l'évêque au Pontife de Rome. Gens de Danielsonville en voie d'en faire autant, à votre tour vous aurez eu tort et ce, pour une raison bien simple : c'est que vous en aurez appelé de l'infailibilité curiale à l'infailibilité pontificale, sublime unité sous les espèces ou apparences d'une dualité.

Vous surtout, respectables instigateurs de cette

entreprise, vous mesurerez à vos dépens la distance qui sépare la théorie de la pratique, en religion comme en toutes choses. Vous verrez, trop tard, hélas ! combien votre participation vous aura fait perdre et combien votre abstention vous eût fait gagner !

Aussi mal notés, sinon plus, par les curés canadiens que par les autres — il faut que la solidarité du clergé s'affirme avant la nationalité de ceux qui en font partie — vous verrez vos meilleurs soldats désertir le drapeau par crainte de se compromettre. Le reste, troupe inconsciente, fatiguée de la lutte, fatiguée même d'en entendre parler, accentuant peu à peu les signes de son indifférence, ira jusqu'à vous en vouloir d'avoir fait et de leur avoir fait faire... tant de train pour rien !!

En d'autres termes, ceux que vous aurez été assez imprudents de protéger, vous en récompenseront en vous retirant leur estime avec leur clientèle et en vous jetant des pierres, car le peuple est au clergé ce que la femme au mari qui la bat : si vous voulez détourner de sa tête les coups du mari, elle vous fend le crâne !!!

WILFRID LAROSE.

LES LIVRES D'ECOLE

Nous arrivons cette semaine avec un livre d'école anglais intitulé : " *The Intermediate Reader*, sanctioned by the Council of Public Instruction, De la Salle Series of Readers."

Ce livre est imprimé au No 50 rue Cotté, Montréal. Le volume se vend \$4.80 la douzaine et 50 cents au détail.

Voyons maintenant le coût de l'ouvrage :

Composition et gravures.....	149.00
Papier.....	350.00
Impression.....	76.00
Cartonnage 4c.....	400.00

975.00

MAGISTER.

LA CHUTE DES FEUILLES

Eh bien oui, tout s'en va, ou plutôt tout ce qu'il y a de beau, de riant dans la nature va encore une fois disparaître pour faire place au triste hiver. A la gaieté des beaux jours ensoleillés de l'été va succéder la tristesse des mornes soirées passées sur un sépulchre que blanchit la neige ; la mélancolie envahit nos âmes et nous attire dans des rêveries où nous revoyons l'histoire de tout ce qui a été grand, beau, adorable, et que le néant absorbe aujourd'hui — Comme les

fleurs dont l'éclat n'est que d'une aurore, notre vie coule avec rapidité.

Fatale destinée à laquelle nul ne peut se soustraire et qui nous entraîne d'autant plus vite que notre existence ici-bas est heureuse.

Pour ceux qui, comme moi, n'ont jamais eu qu'à peiner du matin au soir pour s'assurer le strict nécessaire de l'existence, qu'à donner toute leur intelligence, toutes leurs forces pour faire le bonheur des favorisés de la fortune, la vie, quelque amère qu'elle soit, est cependant considérée comme un bien que nous regretterions de perdre. Mais que doivent alors penser ceux qui, dès leur berceau, n'ont eu qu'à exprimer un désir pour le voir satisfait, ceux que les honneurs, les grandeurs ont favorisés comme par enchantement ? comme ils doivent souffrir quand ils voient le moment fatal approcher !

Mais il y a peut-être alors un peu de consolation pour ceux qui toute leur vie, n'ont reçu en récompense de leurs services, que le dédain des grands, de les voir, ces fanfarons prendre la même route vers l'éternité.

Ces chercheurs d'honneurs et d'argent doivent à leur tour payer le tribut commun et comme le pauvre mais honnête ouvrier, demander à la terre leur dernière demeure.

Si, dans la société il est une classe de gens qui peuvent surtout servir d'exemples de la vanité, du néant de la gloire humaine, ce sont assurément les artistes et les artistes-femmes en particulier.

Voyez-les, jeunes, fraîches, sortant du conservatoire elle trouvent des engagements d'autant plus brillants qu'elles savent faire valoir leurs talents sans oublier leur beauté

Aussitôt on les entoure, on les choye, l'argent ruisselle dans le porte-monnaie, les diamants brillent sur toutes leurs parures, elles ont chevaux et voitures, de nombreux admirateurs, j'allais dire *adorateurs*, et les directeurs de théâtre se disputent ces étoiles qui tout à l'heure n'étaient que d'honnêtes filles de simples ouvriers, voire même de portiers.

La mère est fière de sa fille, et Mademoiselle ne veut plus regarder ses anciennes compagnes, qui n'ont pas eu les mêmes succès.

Elle n'appartient plus au peuple, elle est du grand monde.

Mais les années passent vite et leur effet se produit d'autant plus rapidement que la vie a pu être large, joyeuse. Il faut quitter les grandes scènes ; de plus jeunes sont reines et ont gagné à leur tour les faveurs du monde qui sait vivre.

Il faut s'engager en province, les appointements baissent, mais n'a-t-elle pas aussi perdu de sa grâce, de

ses charmes, de sa voix, cette jeune première qui, il y a quatre ou cinq ans, faisait les délices des dilettantes.

Cependant, la province est bonne fille et elle ne ménagera pas ses faveurs à celle qui lui vient directement de Paris.

Pendant quelques saisons, elle va donc pouvoir courir les principales villes d'Europe. A certains moments la gloire semble lui sourire encore, car elle ne rencontre plus les exigences qui l'ont fait quitter la grande ville, et *l'enfant de la balle court, court encore*.

Mais elle se sent poussée par des collègues, plus jeunes, plus gracieuses, sa voix fléchit, les engagements se font moins avantageux ; il lui faut faire comme celles que jadis elle regardait du haut de son piédestal de diva, elle doit attendre à Paris, se soumettre à des épreuves, prendre des cachets (engagements) à la soirée, jusqu'à ce qu'un directeur exotique vienne lui ouvrir un nouveau Pactole en la jetant au-delà des mers, dans un pays inconnu, ou peut-être, grâce à sa renommée passée, elle saura encore faire pleuvoir les applaudissements et les bouquets.

Elle se fardera, se maquillera, mettra en œuvre tous les artifices pour se rendre agréable ; sa voix demi-éteinte retrouvera quelques accents des beaux jours et ce sera encore le succès, mais le souvenir d'antan ne peut cependant s'exiler de sa mémoire et souvent elle murmure et soupire :

Rendez-moi mon jeune âge....

Enfin, jeune encore, elle ne trouve plus rien d'avantageux ; elle est là qui attend, se fait entendre, mais elle n'est plus bonne que pour le café-concert, et c'est la dégringolade. Il va lui falloir chanter pour une piastre par soirée, et même, comme nous en avons vu souvent, descendre de l'estrade, pour solliciter, après chaque chansonnette, un ou deux cents du consommateur. — Vanité des vanités !

Et, alors que ses compagnes de jeunesse sont devenues de bonnes mères de famille, il lui faut porter sa balle de ville en ville, et demander à un changement constant de garnison ce qu'il lui faut pour vivre.

N'est-ce pas là un exemple frappant de ce que valent les grandeurs ici-bas, et comme je le disais plus haut, la simple, la modeste ouvrière ne se trouve-t-elle pas un peu vengée du dédain que lui témoignait, à l'heure de ses grandeurs, la diva désormais tombée plus bas qu'elle.

Mais il me semble que j'ai trop l'esprit à la tristesse, et de peur de rendre mes lecteurs mélancoliques à leur tour, je brise ma plume. Que voulez-vous, c'est la faute du temps.

ARLEQUIN.

VIE D'EROSTRATÉ

INCENDIAIRE

La ville d'Ephèse, où naquit Herostratos, s'allongeait à l'embouchure du Caystre, avec ses deux ports fluviaux, jusqu'aux quais du Panorme, d'où on voyait sur la mer profondément teinte la ligne brumeuse de Samos. Elle regorgeait d'or et de tissus, de laines et de roses, depuis que les Magnésiens, leurs chiens de guerre et leurs esclaves qui lançaient des javelots, avaient été vaincus sur les bords du Méandre, depuis que la magnifique Milet avait été ruinée par les Persans. C'était une cité melle, où on fêtait les courtisanes dans le temple d'Aphrodite Héléaire. Les Ephésiens portaient des tuniques amorgines, transparentes, des robes de lin filé au rouet couleur de violette, de pourpre et de crocos, des sarapides couleur de pomme jaunes et blanches et roses, des étoffes d'Egypte couleur d'hyacinthe, avec les flamboyements du feu et les nuances mobiles de la mer, et des calasiris de Perse, à tissu serré, léger, toutes parsemées sur leur fond écarlate de grains d'or façonnés en coupelles.

Entre la montagne de Prion et une haute falaise escarpée, on apercevait sur le bord du Caystre, le grand temple d'Artemis. Il avait fallu cent vingt ans pour le bâtir. Des peintures raides ornaient ses chambres intérieures, dont le plafond était d'ébène et de cyprès. Les lourdes colonnes, qui le soutenaient, avaient été débarbouillées de minium. La salle de la déesse était petite et ovale. Au milieu, se dressait une pierre noire prodigieuse, conique et luisante, marquée de dorures lunaires, qui n'était autre qu'Artemis. L'autel triangulaire était aussi taillé dans une pierre noire. D'autres tables, faites de dalles noires, étaient percées de trous réguliers pour laisser couler le sang des victimes. Aux parois pendaient de larges lames d'acier, emmanchées d'or, qui servaient à ouvrir les gorges, et le parquet poli était jonché de bandelettes sanglantes. La grande pierre sombre avait deux mamelles dures et pointues. Telle était l'Artemise d'Ephèse. Sa divinité se perdait dans la nuit des tombes égyptiennes, et il fallait l'adorer selon des rites persans. Elle possédait un trésor enfermé dans une espèce de ruche peinte en vert, dont la porte pyramidale était hérissée de clous d'airain. Là, parmi les anneaux, les grandes monnaies et les rubis, gisait le manuscrit d'Héraclite, qui avait proclamé le règne du feu. Le philosophe l'y avait déposé lui-même à la base de la pyramide, tandis qu'on la construisait.

La mère d'Herostratos était violente et orgueilleuse. On ne sut point quel était son père. Herostratos déclara plus tard qu'il était fils du feu. Son corps était marqué, sous le sein gauche, d'un croissant, qui parut s'enflammer lorsqu'on le tortura. Celles qui assistèrent à sa naissance prédirent qu'il était assujéti à Artemis. Il fut colère et demeura vierge. Son visage était corrodé par des lignes obscures et la teinte de sa peau était noirâtre. Dès son enfance, il aima se tenir sous la haute falaise, près de l'Artemision. Il regardait passer les processions d'offrandes. A cause de l'ignorance où on était de sa race, il ne put devenir prêtre de la déesse à laquelle il se croyait voué. Le

collège sacerdotal dut lui interdire plusieurs fois l'entrée du naos, où il espérait écarter le tissu précieux et pesant qui voilait Artemis. Il en conçut de la haine et jura de violer le secret.

Le nom d'Herostratos lui semblait à nul autre comparable ainsi que sa propre personne lui apparaissait supérieure à toute l'humanité. Il désirait la gloire. D'abord, il s'attacha aux philosophes qui enseignaient la doctrine d'Héraclite : mais ils n'en connaissaient point la partie secrète, puisqu'elle était enclose dans la petite cellule pyramidale du trésor d'Artemis. Herostratos conjectura seulement l'opinion du maître. Il s'endureit au mépris des richesses qui l'entouraient. Son dégoût pour l'amour des courtisanes était extrême. On crut qu'il réservait sa virginité pour la déesse. Mais Artemis n'eut point pitié de lui. Il parut dange-reux au collège de la Gerousia, qui surveillait le temple. Le satrape permit qu'on l'exilât dans les faubourgs. Il vécut au flanc du Korossos, dans un caveau creusé par les anciens. De là il guettait, la nuit, les lampes sacrées de l'Artemision. Quelques-uns supposent que des Persans initiés vinrent s'y entretenir avec lui. Mais il est plus probable que son destin lui fut révélé d'un coup.

En effet, il avoua dans la torture qu'il avait compris soudain le sens du mot d'Héraclite, *la route d'en haut*, et pourquoi le philosophe avait enseigné que l'âme la meilleure est la plus sèche et la plus enflammée. Il attesta que son âme, en ce sens, était la plus parfaite, et qu'il avait voulu le proclamer. Il ne donna point d'autre cause à son action que la passion de la gloire et la joie d'entendre proférer son nom. Il dit que seul son règne aurait été absolu, puisqu'on ne lui connaissait point de père et qu'Herostratos aurait été couronné par Herostratos, qu'il était fils de son œuvre, et que son œuvre était l'essence du monde ; qu'ainsi il aurait été tout ensemble roi, philosophe et dieu, unique entre les hommes.

L'an 356, dans la nuit du 21 juillet, la lune n'étant pas montée au ciel, et le désir d'Herostratos ayant acquis une force inusitée, il résolut de violer la chambre secrète d'Artemis. Il se glissa donc par le lacet de la montagne jusqu'à la rive Caystre et gravit les degrés du temple. Les gardes des prêtres dormaient auprès des lampes saintes. Herostratos en saisit une et pénétra dans le naos.

Une forte odeur d'huile de nard s'y exhalait. Les arêtes noires du plafond d'ébène étaient éclatantes. L'ovale de la chambre était partagé au rideau tissu de fils d'or et de pourpre qui cachait la déesse. Herostratos, haletant de volupté, l'arracha. Sa lampe éclaira le cône terrible aux mamelles droites. Herostratos les saisit des deux mains et embrassa avidement la pierre divine. Puis il en fit le tour, et aperçut la pyramide verte où était le trésor. Il saisit les clous d'airain de la petite porte, et la descella. Il plongea ses doigts parmi les joyaux vierges. Mais il n'y prit que le rouleau de papyrus où Héraclite avait inscrit ses vers. A la lueur de la lampe sacrée il les lut et connut tout.

Aussitôt, il s'écria : " Le feu, le feu ! "

Il attira le rideau d'Artemis et approcha la mèche allumée du pan inférieur. L'étoffe brûla d'abord lentement ; puis, à cause des vapeurs d'huile parfumée

dont elle était imprégnée, la flamme monta, bleuâtre, vers les lambris d'ébène. Le terrible cône refléta l'incendie.

Le feu s'enroula aux chapiteaux des colonnes, rampa le long des voûtes. Une à une, les plaques d'or vouées à la puissante Artemis tombèrent des suspensions sur les dalles avec un retentissement de métal. Puis, la gerbe fulgurante éclata sur le toit et illumina la falaise. Les tuiles d'airain s'affaissèrent. Herostratos se dressait dans la lueur, clamant son nom parmi la nuit.

Tout l'Artemision fut un monceau rouge au centre des ténèbres. Les gardes saisirent le criminel. On le bâillonna pour qu'il cessa de crier son propre nom. Il ne voulut avouer que ce qui a été dit. Les douze cités d'Ionie défendirent, sous peine de mort, de livrer le nom d'Herostratos aux âges futurs. Mais le murmure l'a fait venir jusqu'à nous. La nuit où Herostratos embrasa le temple d'Ephèse vint au monde Alexandre, roi de Macédoine.

MARCEL SCHOWB.

LA FREQUENTATION SCOLAIRE

J'avais, l'autre jour, l'occasion de développer dans la *Revue Bleue* cette pensée quelque peu banale : que l'instruction donnée à l'école ne suffit pas et qu'il importe d'ajouter à la nourriture de l'intelligence l'éducation du cœur et de la conscience. *L'Univers* s'empare de mes paroles et en conclut que j'ai proclamé la banqueroute de l'école laïque. C'est aller bien vite en besogne. Notre confrère se presse trop de me prêter ses opinions.

Il n'est d'ailleurs pas seul de son espèce. Les fanatiques de l'enseignement laïque — je vous prie de croire qu'il y en a quelques uns — sont en cette matière aussi peu raisonnables que les plus farouches cléricaux. Qu'on insinue que l'institution actuelle n'est peut-être pas suffisante pour mener à bien et jusqu'au bout l'éducation morale et sociale des futurs citoyens, et ils vous crient : "Vous voulez donc détruire l'œuvre de la République."

Eh ! non, bonnes gens, on ne veut rien détruire. Cette manie de bousculer de fond en comble ce que nous ne jugeons pas parfait n'est point dans mes goûts. Je demande que l'on complète notre organisation scolaire, je désire surtout que l'initiative privée se charge de cette tâche. Mais quant à condamner la diffusion de l'enseignement primaire et son caractère obligatoire, non pas.

Je vais plus loin. Le devoir présent — ou, si l'on préfère, un devoir urgent du présent — est de veiller à l'application rigoureuse de la loi scolaire.

On l'a bien compris en Angleterre. On ne s'est pas contenté de créer des œuvres qui fonctionnent à côté de l'école, on s'est efforcé d'assurer la fréquentation de l'école. La proportion des illettrés est beaucoup plus faible qu'en France ; et l'on sait aussi que la proportion des mineurs délinquants y est aussi plus faible.

Il ne s'agit pas d'attribuer je ne sais quelle valeur magique à l'étude de l'alphabet ou du rudiment. Il s'agit simplement de regarder les faits et de réfléchir.

N'est-il pas évident que l'enfant se corrompt à vagabonder dans la rue, hors de la surveillance des parents qui, peut-être, sont retenus loin de lui par leur travail ?

Ces enfants-là sont des êtres moralement abandonnés. C'est parmi eux que s'organise spontanément l'école mutuelle du vice. C'est parmi eux que se recrute le joli monde qui peuple les prisons. Et vous croyez peut-être qu'ils ne sont qu'en petit nombre ? Ecoutez le vice-président du tribunal civil de la Seine, M. Flaudin. Il a développé sa compétence en essayant de secourir l'enfance malheureuse ou coupable ; il a le droit d'être consulté :

"Si par la pensée, dit-il, dans cette immense cité parisienne de près de deux millions et demi d'habitants, vous faites un triage de ces légions d'enfants sortis des classes ouvrières, dont les plus âgés n'ont pas encore atteint seize ans, vous trouverez un petit peuple qui est libre, ou à peu près, depuis l'heure à laquelle les père et mère partent pour l'atelier, jusqu'à l'heure de leur retour et au-delà. Vous aurez presque une armée de jeunes vagabonds ou mendiants, de petits marchands de fleurs ou de lacets, se livrant à cette multitude de métiers rapidement appris et souvent lucratifs ; de petits voleurs à l'étalage, à la tire, à la roulotte, facilement enrochés dans les équipes de cambrioleurs, vivant d'aumônes ou de maraudages, passant des mois entiers hors du toit paternel et finissant par accrocher leur frêle existence au monde de la prostitution et des filous."

Le recensement de cet effectif peu recommandable est difficile. Les calculs les plus modérés nous font atteindre et même dépasser le chiffre de vingt mille. Vingt mille enfants, au minimum, vous lisez bien, qui échappent à Paris à toute influence de l'école. Il faudrait être singulièrement enragé contre "la laïque" pour affirmer qu'ils n'y perdent pas.

Soyons de bonne foi. Quand on déclare que l'enseignement primaire a fait faillite, on s'appuie sur les statistiques de la criminalité infantile. Mais si, sur les milliers d'enfants qui sont chaque année arrêtés à Paris, la plupart appartiennent à cette multitude de vagabonds sans aucun lien avec l'école, de quel droit vient-on rejeter sur celle-ci la responsabilité de leur dépravation.

Le commencement de la prudence sociale, c'est d'arracher les enfants à la rue qui les souffle presque fatalement. C'est donc de donner la main à l'application de plus en plus stricte de la loi scolaire.

Et qu'on ne s'imagine pas que j'attends cette application de l'énergie de l'Etat tout seul. Je me fais fort d'établir que, dans certaines grandes villes, les pouvoirs publics sont désarmés à l'égard d'une catégorie de familles qui sont en perpétuelles migrations, de quartier en quartier. Je ne crois pas qu'il soit tout à fait impossible d'user contre eux de la contrainte, mais je crois que c'est malaisé.

Mais à côté de l'énergie de l'Etat, il y a place pour la bonne volonté des individus. A cette heure-ci, il faut un violent effort des meilleurs dans notre patrie. Il faut que les plus éclairés se mettent à éclairer les autres. Il faut que partout se groupent des citoyens honnêtes et décidés à travailler avec vaillance pour le salut moral de la France. La tâche de ces citoyens sera multiple, elle sera vaste. Le programme est

formidable, il s'agit de le remplir. Le premier article de ce programme est celui-ci : mettre bien dans la tête des pères et des mères qu'un de leurs devoirs essentiels est d'envoyer l'enfant à l'école. Leur devoir ne sera pas épuisé ; mais ils auront commencé de le réaliser.

Croyez-moi : il n'y a pas de petits commencements.

RAOUL ALLIER.

CHRONIQUE

L'évêque de Bayonne avait pris l'initiative de l'érection d'un monument au cardinal Lavignerie. Il paraît que la souscription a été un fiasco complet. Les fidèles se sont montrés sans enthousiasme. Ils veulent bien donner pour le denier de Saint-Pierre ou pour les âmes du Purgatoire ; mais pour le monument du cardinal Lavignerie ! Pourquoi cette bouderie à l'endroit d'un prélat qui fut d'esprit hardi et généreux ? Peut-être parce qu'il fut tel. Au surplus, on pourrait bien ne pas avoir oublié qu'il fut un des premiers ralliés et que les Pères Blancs, sur la terre d'Afrique, jouèrent, à son instigation, la "Marseillaise". C'est assez pour qu'on lui refuse un monument.

Mais ici l'histoire devient curieuse ; l'évêque de Bayonne a pris une décision énergique. Il a taxé au prorata de leur importance les paroisses de son diocèse. Elles seront désormais dans l'obligation de souscrire. Les unes verseront cinq francs, d'autres dix, d'autres cinquante. Quelques-unes devront donner cent francs. Si le cardinal n'a pas sa statue cette fois, il est clair qu'il ne l'aura jamais.

Mais que pensez-vous de cette innovation en matière de monuments érigés à la mémoire des morts ? Jusqu'ici ces monuments on ne les demandait qu'à la reconnaissance publique. La faculté était laissée à chacun de souscrire ou de s'abstenir. Jamais encore on avait eu l'idée de frapper une sorte d'impôt pour parfaire les sommes nécessaires à l'érection de bustes ou de statues. Un évêque a changé tout cela. Désormais, nous aurons la carte forcée en matière de souscription. Vous ne voulez pas donner de bonne volonté ; vous donnerez malgré vous. Système des plus ingénieux et qui nous surprend d'autant moins que nous le devons à ceux-là mêmes qui refusent avec tant d'énergie d'acquiescer la taxe d'accroissement.

* * *

Moi, cela me fait songer à l'histoire de ce marin marseillais qui, se trouvant sur mer en péril de mort, fit le vœu à la Vierge de lui offrir un cierge de dix livres si elle le tirait de ce mauvais pas. Le marin fut sauvé comme par miracle et, ayant mis pied à terre, songea sans retard à l'accomplissement de son vœu. Mais, le danger passé, sa reconnaissance n'était plus aussi grande. Il réfléchit donc qu'un cierge de dix livres cela coûterait fort cher ; bientôt il ne songea plus qu'à un cierge de huit livres, puis de six, puis de quatre et, finalement, il fit choix d'une simple chandelle.

Le lendemain, de très bonne heure, il se dirigeait vers l'église de Notre-Dame de la Garde, perchée sur la colline et qu'on voit de très loin quand on est en mer. Il avait sa chandelle dans la main, et il se réjouissait à l'idée du plaisir qu'il allait faire à la Vierge.

Il avait compté sans ses camarades de bord qui, témoins de sa défaillance, avaient résolu de lui jouer un bon tour.

Ils firent cacher le mousse derrière la statue et, quand le marin fut agenouillé aux pieds de la Vierge, tendant son cierge à sa protectrice, on entendit tout à coup une voix d'enfant qui disait :

— Mais c'est un cierge de dix livres que tu m'avais promis !

C'était, ma parole ! comme si l'Enfant Jésus, que la Vierge porte sur ses bras, s'était tout à coup mis à parler. Aussi, le marin éprouva-t-il quelque surprise. Mais il eut tôt fait de recouvrer sa présence d'esprit :

— Toi, fiston, fit-il en s'adressant à l'Enfant Jésus, tu vas me faire le plaisir de te taire. Ce n'est pas à toi que j'ai promis quoi que ce soit, c'est à madame ta mère !

Son langage était beaucoup plus énergique et familier. Mais je suis obligé de gazer, car l'emploi du latin serait invraisemblable sur les lèvres d'un brave matelot.

PIERRE ARNOUS.

Entre photographes :

— Enfin, je suis père d'un garçon !

— Après quinze ans de mariage ?

— Non, seize. C'est tout mon portrait, mon cher ! Ressemblance frappante.

— Tu l'as assez fait poser pour ça.

De M. Barbezieux dans la *Paix* :

Oui, la transformation du jury s'impose ; lâche et fourbe quand il a peur, quand il doit juger Ravachol, il est bête et dangereux quand il se trouve en face d'un de ces criminels accidentels, qui, sans doute, ne récidiveront pas dans le crime, mais qui servent d'exemples à tous les détraqués, amoureux transis ou jaloux imaginaires. Il n'est cruel, ce jury, que lorsqu'il juge un malheureux qui, pour manger une pomme verte, une grappe de raisin à peine mure, a franchi une haie, brisé une clôture et pénétré, "avec effraction", dans la propriété d'un milliardaire. Une fille tue son amant, il est charmé ; pour un peu — surtout si la fille est jolie — le chef du jury lui fixerait un rendez-vous à l'issue des débats. En attendant, il lui adresse des sourires et la fait acquitter. Sauter un mur pour voler, c'est un crime impardonnable ; tuer un homme qui n'a commis d'autre faute que celle d'aimer une gourgardine, c'est un acte de justice.

Une découverte archéologique des plus importantes et des plus inattendues vient d'être faite à Eleusine, en Grèce.

Dans les fouilles pratiquées en cet endroit par l'Ecole archéologique d'Athènes, on a trouvé un tombeau, presque intact, contenant un véritable trésor, savoir : soixante-huit vases d'une forme et d'une fabrication inconnues jusqu'à présent, une paire de boucles d'oreilles en or massif et de dimensions quelque peu inusitées, un grand nombre de bagues en argent, en cuivre et en fer, des agrafes en cuivre, quelques scarabées.

bées égyptiens portant des signes hiéroglyphiques et une statuette en ivoire d'isis, d'un travail éminemment fin.

D'après les archéologues grecs et étrangers qui ont vu ces antiquités, le tombeau serait très ancien. Il doit dater au moins du huitième siècle avant notre ère.

La fixation de l'époque a une importance capitale au point de vue archéologique, car si ce tombeau est vraiment de l'époque indiquée, la question de l'origine des mystères d'Eleusis se trouvera résolue d'une manière indiscutable.

LES DARWINIENS

LA THÉORIE DE L'ÉVOLUTION A L'ACADÉMIE DES SCIENCES

La dernière séance de l'Académie des Sciences nous reportait récemment aux époques déjà lointaines des luttes ardentes entre partisans et adversaires de la théorie darwinienne.

Toutes les occasions sont bonnes aux savants pour affirmer leurs convictions, cette fois c'est à l'occasion du dépôt sur le bureau de l'Académie d'une simple traduction d'un ouvrage scientifique que les membres de la docte assemblée se sont trouvés d'accord pour manifester une fois de plus leurs sentiments à l'endroit de la théorie sur la sélection naturelle et l'évolution.

Mais à dire la vérité, si ce n'était qu'une simple traduction, l'ouvrage traduit, et surtout son auteur, n'étaient pas quantités négligeables et justifiaient l'ampleur de la discussion.

Le livre que M. Faye déposait sur le bureau de l'Académie des Sciences était un exemplaire de la traduction du discours que prononça jadis lord Salisbury à l'Association britannique, dont il était président, sur "les limites de la science". Après avoir analysé, après avoir examiné ce que le chef du cabinet anglais pense de la théorie aronique, des assertions des savants sur la durée des périodes géologiques, M. Faye en était arrivé aux appréciations que lord Salisbury émettait sur des théories de Darwin, sur la sélection naturelle et l'évolution et l'académicien ajoutait : "C'est une chose dont j'ai été profondément surpris que de voir un philosophe anglais, qui rend si pleine et si glorieuse justice aux travaux de Darwin, s'attacher néanmoins à mettre en lumière l'insuffisance de ses hypothèses."

Et M. Faye terminait en insistant sur les contradictions qui, selon lui, détruisaient la théorie de la sélection naturelle.

Après lui, M. Blanchard, membre de la section de zoologie, prenait la parole à son tour et approuvant pleinement les tentatives du marquis de Salisbury, il ajoutait :

"Dans un de mes ouvrages, j'ai porté un défi à tous les transformistes de citer un seul cas de métamorphoses qui ne soit pas dû au polymorphisme, et depuis trente-cinq ans que j'ai écrit cette page, il ne s'est pas présenté un seul savant pour me montrer la transformation d'un être. Il ne s'est présenté personne, et personne ne se présentera.

"Moi-même j'ai fait des essais nombreux pour faire

changer la couleur des ailes d'un papillon, et je n'ai pu y parvenir" !

CHEZ LES DARWINIENS

Cette véhémence profession de foi devrait produire une certaine impression dans le monde des savants français partisans de la théorie de l'évolution. L'un d'entre eux, M. Letourneau, membre de la Société d'anthropologie, qui, en de nombreux ouvrages, s'est toujours montré le plus chaleureux partisan des théories de Darwin, veut bien répondre à nos questions.

—Ce qu'on a dit à l'Académie n'est pas fait pour nous surprendre, nous a-t-il répondu : c'est là, en effet, une assemblée qui réunit de nombreuses sommités scientifiques dont on se plaît à reconnaître le mérite et la valeur, mais enfin on ne surprendra personne en disant qu'il y a certaines idées qui sont "académiques," d'autres qui ne le sont pas, et notamment qu'il est certaines théories qu'à aucun prix un académicien ne saurait admettre.

Je me rappellerai toujours quel accueil on nous faisait jadis, quand la théorie du transformisme commençait à se répandre en France — je n'exagère pas en disant qu'on en regardait alors les partisans avec une véritable horreur et qu'on les considérait comme des êtres absolument exceptionnels : on a fini par montrer moins d'intransigeance et tout le monde peut se rendre compte des progrès qu'ont faits partout les théories de l'évolution — mais il est certains milieux où l'on nous fait aujourd'hui le même accueil qu'il y a trente ans, où on ne saurait admettre les théories qui renversent les idées reçues.

Les preuves du transformisme, mais elles abondent dans tous nos exposés, nos ouvrages ne s'appuient que sur la description des animaux — vivants ou retrouvés — dans lesquels nous voyons les échelons qui vont d'une espèce à l'autre.

C'est ce que va nous dire M. de Mortillet, l'ancien directeur du musée de Saint Germain qui n'est pas un des moindres partisans du transformisme :

— Remarquez tout d'abord, nous dit-il, que dans cette discussion on semble laisser dans un oubli bien injuste le nom de Lamarck — le savant français qui en somme a le premier exposé les théories du transformisme. Et il est curieux de constater que notre compatriote, qui s'est livré à une étude approfondie des différences qui existent entre les êtres — surtout les êtres inférieurs — qui a donné un nom à quantité d'espèces, a été amené à affirmer les théories de la transformation des êtres alors que ses études l'avaient justement porté à comparer les différences qui les séparent.

Ce sont les preuves que l'on exige : mais nous en trouvons partout, dans l'embryogénie tout d'abord : comparez entre eux, à une certaine époque de la gestation, l'embryon du chien et celui de l'homme — il est absolument impossible de les distinguer.

Si les théories du transformisme n'étaient pas vraies, il n'y aurait aucune raison pour que les espèces n'affectent pas de formes absolument dissemblables et extravagantes, pour que la répartition n'en soit remise à aucune règle. Or, prenons par exemple les coquillages. Voici certaines îles comme les Açores, où nous trouvons en quantités considérables plusieurs variétés

de coquillages, les *vitrites*, qui présentent toutes des différences assez appréciables et qu'on ne trouve absolument que dans ces îles : n'est-ce pas là la preuve qu'il y aurait d'abord un type unique qui s'est peu à peu modifié ?

Comparons les singes d'Afrique et ceux d'Amérique. Chez les uns, toutes les variétés ont trente-deux dents, comme chez l'homme ; chez les autres toutes les variétés ont trente-quatre dents et une queue très longue, et ces variétés sont absolument localisées dans chacune de ces parties du monde. — N'est-ce pas là saisir sur le fait un type unique qui, en conservant des caractères spéciaux, s'est transformé en diverses variétés.

Ces localisations en disent long sur la réalité de nos théories : en voulez-vous une démonstration tangible ? Voyez ce que font les éleveurs anglais ; ils veulent une race de bœufs de labour, et ils réussissent à produire un animal dont le squelette, la charpente présente une vigueur exceptionnelle ; ils veulent un bœuf destiné à l'alimentation, et ils obtiennent un animal où les parties osseuses, où les cornes sont réduites au minimum, et où la chair elle-même prend un développement véritablement extraordinaire.

Passons dans un autre domaine : c'est en ce moment la saison des chrysanthèmes, voyez un peu ce que les jardiniers ont réussi à faire, et là encore on ne saisit pas sur le fait de véritables transformations. Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer — ce que nous avons fait toujours et partout — les innombrables preuves d'une théorie, qui, en Allemagne et en Angleterre, ne rencontre plus maintenant que bien peu d'adversaires.

D'autres darwiniens prendront peut-être la parole à cette place, et la question n'en sera pas sans doute pour cela résolue. Elle flottera toujours entre MM. Faye et Blanchard qui doutent — et MM. Letourneau et de Mortillet qui croient.

LE DIX-NEUVIEME SIECLE

COMMENT FREDERIC PONTO

TRENTE CAMPAGNES, VINGT BLESSURES

NE DEVINT PAS MARÉCHAL DE FRANCE

Mais le colonel secoue la tête, il lui paraît inutile de se révolter contre le destin, il y a des générations sacrifiées. Il a confusément le sentiment d'une fatalité inéluctable qui pèse sur l'homme ; depuis longtemps se sont envolées les vagues idées humanitaires des premiers temps de la République ; il ne croit plus guère à ces grands mouvements qui, dans le sang et les larmes, à travers les résistances, préparent aux peuples un avenir plus heureux ; non, il croit à la brutalité, au déchainement de l'animal humain sous la direction de quelque grand carnassier supérieur, qui n'est au fond d'aucune race ni d'aucun pays et qui obéit lui-même à un instinct.

— Nous n'avons que des neveux, nous autres ! dit-il en regardant les enfants de Dine.

— Espérons qu'ils seront plus heureux que vous,

répondit tristement Dine, et que vos guerres ne vont pas me les prendre aussi !

Le colonel jeta un regard circulaire autour de lui dans la petite pièce claire et gaie où tout respirait le calme et la paix, le travail et la prospérité.

— Je ne vois pas mon fusil, fit-il.

— Ton fusil d'honneur, dit Jean-Baptiste, Dine l'a caché.

— C'est juste, à cause de l'ennemi ?

— Non ! fit Dine, l'ennemi n'était pas encore chez nous, il y a deux ans ! Mais quand j'ai vu mes enfants grandir et les guerres continuer, toujours, toujours, et prendre tous les garçons dès qu'ils arrivaient à l'âge d'homme, ce fusil-là m'a fait peur et horreur à la fois ! Chaque fois que mes yeux tombaient sur lui, mon cœur me sautait dans les flancs... Je l'ai caché ! Et tu m'en voudras peut-être, Frédéric, j'ai défendu à Jean-Baptiste d'en parler...

— Ah ! oui, dit Jean-Baptiste, tous les ans les garçons de la commune s'en vont, et jamais il n'en revient maintenant, sauf un de temps en temps avec une jambe ou un bras de moins ! Il n'y a plus chez nous que des pères et des mères sans enfants ou des filles sans maris... C'est tout ce que ton empereur a laissé !...

— Mon empereur, dit Frédéric. Ah ! j'ai fait comme les autres, je l'ai suivi avec enthousiasme autrefois ; mais comme je me le reproche ! Il est à bas aujourd'hui et la France avec lui ; je ne peux pas me retirer de la bagarre au moment suprême...

— On dit qu'il est pris, tant mieux, s'écria Dine : l'ennemi, c'est lui ! Les tueries continueront tant qu'il sera là ! Cinq conscriptions l'année dernière et une cette année ! Tous les garçons depuis dix-huit ans ont été enlevés ; il y en a qui se sont rachetés quatre fois et qui sont partis tout de même... Pourvu qu'il ne mange pas les miens !

— Regarde mes soldats, dit le colonel, il n'y en a pas dix qui aient plus de vingt ans !...

— Depuis la grande conscription de janvier 1813, à chaque appel les conscrits du pays font chanter la messe des morts et creuser une fosse dans le cimetière, et tous l'un après l'autre y descendent, au milieu des pleurs de tout le monde, pères, mères, sœurs et frères dont le tour viendra bientôt. Après cette messe, ils trouvent sur la place les conscrits du canton, qui en ont fait autant dans leurs villages, et tous partent en chantant :

Napoléon nous appelle,
Il nous faut mourir !

On entend le refrain s'en aller sur la route ; il s'éloigne, il diminue, on pleure et c'est fini ! Jamais on ne les entendra, jamais on ne les reverra, jamais, jamais !

Ils restèrent encore silencieux. Puis le colonel, passant la main sur son front, se leva.

— Il faut partir ! dit-il.

— D'jà ! s'écrièrent Dine et Jean-Baptiste.

— Il le faut ! mais tout est fini maintenant, on dit Napoléon prisonnier et Paris pris... Encore quelques jours, quelques combats peut-être, et les survivants reviendront... Que ferai-je ? je n'en sais rien... je reviendrai ici vous revoir et revoir vos enfants... Allons, adieu !

Au dehors, les petits soldats s'alignaient péniblement,

et les tambours exécutaient quelques roulements préparatoires sur leurs caisses.

Le colonel embrassa Dine, son frère et ses neveux, et, domptant toute émotion, d'un pas saccadé mais ferme, il sortit de la maison. Il fut bientôt à cheval, il tira son sabre et fit un geste. Les tambours battirent et tout le détachement s'ébranla.

Un dernier regard en arrière avant de sortir du village, un dernier battement de cœur, et ce fut fini. Jean-Baptiste et ses garçons marchèrent quelque temps à côté du colonel, mais, à un kilomètre du village, celui-ci les força à rebrousser chemin. On pouvait à tout moment se heurter à l'ennemi qui de toutes parts marchait sur Paris.

A trois heures du soir, la jeune garde arrivait en vue de Compiègne. Il était temps, la ville, dépourvue de garnison, était attaquée du côté de la forêt par une forte colonne prussienne. Du pont sur l'Oise, barricadé, des volontaires et des gardes nationaux venus du fond de la Bretagne tiraillaient avec un parti de Cosaques. Le colonel Ponto prit aussitôt la direction de la défense et refoula l'ennemi avec ses jeunes gens harassés.

... Au coucher du soleil, après avoir inspecté les défenses de la ville, le colonel Ponto se promène sur la terrasse du château. Il a allumé la grande pipe de Praczy et songe mélancoliquement au passé, à tout ce qu'il a vu et souffert, aux grands jours d'autrefois, aux folies guerrières, aux tueries, aux revers, aux désastres lamentables... Fumée, fumée, toute cette gloire. Et c'est pour cette fumée qu'on a versé tant de sang et conduit à l'immolation toute une génération.

En haut du grand escalier, devant le palais impérial,

quelques canons en batterie menacent la noire forêt pleine d'ennemis. Tout le long de la balustrade de marbre dominant une charmille, construite peu de temps auparavant pour rappeler la gloriette de Schonbrunn à Marie-Louise, au pied de chaque statue dont la blancheur blafarde se détache presque sinistre sur le bleu sombre du parc, la baïonnette d'un soldat étincelle... En arrière, de l'autre côté de la ville, un village brûle...

A la nuit tombante, la fusillade reprend tout à coup dans le parc. Le colonel descend aussitôt le grand escalier sous la batterie. A quelque distance, une première ligne de tirailleurs abrités derrière les gros arbres escarmouche avec les Prussiens, qui essaient encore une fois de gagner le château sous le couvert des arbres; le colonel avise aux pieds de la statue d'un guerrier grec un tout petit soldat imberbe qui charge maladroitement son fusil.

— Des enfants! de vrais enfants! grommelle le colonel, allons, mon garçon, prête-moi ton fusil, je vais te montrer comment on se sert de cet outil...

Le colonel charge méthodiquement son arme, cherche un instant devant lui, épaula et tire.

Comme il remet la crosse à terre et regarde du côté de l'ennemi, une balle prussienne le frappe en plein front; il tourne et s'abat sur l'angle du piédestal, sous le guerrier grec qui brandit justement du côté de l'ennemi son glaive de marbre.

... Ainsi mourut le colonel Frédéric Ponto, le jour même où il avait revu, après vingt et un ans écoulés, son village natal, sa famille et la femme qu'il avait aimée!

A. ROBIDA.

Le "SUN" Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

SIEGE SOCIAL, MONTREAL.

ROBERTSON MACAULAY, *Président.*

HON. A. W. OGILVIE, *Vice-Président.*

G. F. JOHNSTON,

T. B. MACAULAY, *Secrétaire.*

IRA B. THAYER, *Surintendant des Agences.*

Assistant Surintendant des Agences.

L'année 1894 a, jusqu'à maintenant, été des plus satisfaisante et, avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

Une Autre Raison.

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait a pendant de longues années, été une des principales



attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut, d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

**Demandez à nos agents
De vous expliquer
Ce système.**

O. LEGER,

GERANT DU DEPARTEMENT FRANCAIS
POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTREAL.

